

La voie romaine de VIENNE à BOURGOIN (FIN)

par le Docteur Joseph Saunier

Dième ou quartier de l'église. Cette dernière devait longer au nord la butte féodale de Diémoz pour gagner le quartier de l'église, qui, seul, dans le parcellaire de 1640 porte le nom de Dième.

Il est vraisemblable que près de là devait primitivement se dresser la pierre milliaire qui est à l'origine de ce toponyme routier.

Pour les anciens auteurs, depuis Aymard de Rivail jusqu'à A. de Terrebase, elle portait le chiffre 10 (decimum) ; mais depuis les études philologiques de Mgr Devaux (53), on a reconnu que les formes anciennes de Dueymo, Duiesmo (54) et Duermo (55) supposent comme prototype duodecimum (le locus duodecimum nuncupatum cité de la Vita de Saint-Theudère).

De plus, note Delachenal (56), la distance de 19 km de Diémoz à Vienne fait 12 milles plus 1180 m ; ce qui cadre avec les habitudes romaines : à Rome, d'après le Digeste, les milles étaient mesurés depuis les limites des lieux habités (a continentis aedificiis) (57).

Chemin de la Potence. Du quartier de "Dième", la route romaine devait gagner Notre-Dame de Lestra, autre toponyme routier : le chemin qui y conduit, sur les anciennes cartes vicinales, porte le nom de chemin de la Potence. A proximité, sur une petite éminence, se trouve la ferme de la Pota.

La potence rappelle les fourches patibulaires de la justice seigneuriale : "elles sont très nombreuses aux abords des anciennes routes, d'après M. A. Grenier, chercher la voie romaine, dit-il, c'est recueillir le souvenir des hommes qui ont vécu d'elle : leurs vestiges d'une infinie variété depuis la potence jusqu'au sanctuaire animent la route tour à tour".

Ce coin de Diémoz illustre cette judicieuse remarque. La justice seigneuriale (domaine de la Pota) voisine avec le sanctuaire de la route, Notre-Dame de Lestra.

(53) Devaux : « Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné » p. 257.

(54) « Cartulaire de St-André le Bas » charte 303.

(55) « Cartulaire de Bonnevaux passim ».

(56) Delachenal : « Cartulaire du Temple de Vaulx » p. 423.

(57) Besnier : « Le point de départ des grandes routes de la Gaule dans bulletin du CTHS 1928 » p. 92 93.

150

Le Ru du Moulin. Le chemin de la Potence qui y conduit franchissait, jusqu'à une réfection récente, sur un ponceau fait de grandes dalles de calcaire dur, le "Ru du Moulin", petit ruisseau qui naît et meurt sur la commune de Diémoz. Son lit creusé à travers les boues glaciaires était jadis parsemé d'étangs : quand, sous la Révolution, à la suite du décret du 14 frimaire de l'an II, on détruisit ces étangs appelés les Bessués, pour augmenter les superficies ensemencées, il ne put être question de semer du blé dans ces marécages (58). Ce qui explique en partie un léger détour de la route qui n'a pas suivi le chemin direct de Diémoz à Bonnefamille, le long de cette vallée embourbée.

Notre-Dame de Lestra. Cette chapelle de Lestra est le type des sanctuaires de la route. Les excellentes routes romaines, dit M. A. Dauzat, portaient couramment à la fin de l'Empire, le nom de Strata (ellipse de via strata lapide), voie couverte de pierre (59), et M. Grenier de préciser : le dallage ou du moins un fort empiècement est le caractère le plus frappant des voies romaines, qui a laissé en toponymie franco-provençale le terme de Lestra.

Il est impossible de dater cette petite église romane, le plus ancien document qui la mentionne est de l'année 1282 (60). A défaut de l'histoire, faisons appel à la légende : elle fait partie du folklore routier. On raconte en effet à Diémoz, que cette chapelle est la conséquence d'un vœu : une dame de haut parage revenait dit-on, d'un long voyage et devait suivre une route voisine d'une forêt profonde, infestée de brigands ; sur le point de tomber entre les mains de ces malandrins, elle fit le vœu d'élever un sanctuaire en l'honneur de la très Sainte Vierge. Miraculeusement elle échappa à ce danger, tint sa promesse et érigea l'église, ou chapelle de Notre-Dame de Lestra.

Il y avait là, très anciennement, une petite localité qui avait bourgeonné le long de la route (61) et avait pris le nom de Strata. "L'église Sainte Marie de Strata" (1281) est un petit centre paroissial. Le village disparut, mais le titre : l'Annonciation de Notre-Dame, fut relevé par la paroisse de Diémoz qui ne possédait primitivement qu'une chapelle castrale. Le sanctuaire de Lestra devenu chapelle rurale est parvenu jusqu'à nous grâce au pèlerinage dont elle est le lieu.

Cette église au bord de la route avait-elle succédé à un sanctuaire antique, un sacellus, près duquel se serait formée une petite agglomération ? Rien ne permet de l'affirmer mais il est certain que dès l'époque romaine de véritables lieux de culte et de pèlerinage étaient placés le long des routes (62).

(58) Arch. commun. de Diémoz : Délibération de l'an II.

(59) Albert Dauzat : « Les noms de lieux » 1926 p. 134.

(60) Torino — Archives — Di stato-terrier I — prov. Savoy p. 1 n° 3 original parchemin.

(61) M. Chaume : « Les plus anciennes églises de Bourgogne » dans « Annales de Bourgogne » : 1936.

(62) Grenier : « Les routes » p. 227.

Castellum de Lestras. Il y avait anciennement près de la chapelle un castellum. Guy Allard fait mention de cette maison de Lestras, mais ne sait pas où la situer (63). Ce fief féodal était primitivement l'appanage d'une branche chevaleresque de Diémoz ; plus tard, en 1355, Pierre de Malval rendit hommage "de la maison forte de Lestra avec les fossés, les alentours et dépendances". Elle appartint ensuite aux Pascal. Mais au cours du XV^e s., ce castellum eut le sort de tous les fortins de Diémoz, il fut ruiné de fond en comble par le seigneur du lieu (64).

Si l'on en croit M. A. Grenier, la présence d'un castellum au bord d'une route romaine n'est pas insolite : ils jalonnaient fréquemment les routes (65). Mr Gayet affirme qu'en Poitou ils étaient régulièrement éloignés de 8 à 10 kilomètres.

Nous avons noté au passage sur notre route la présence des "fertés" du Pont (Evêque), du Palais, de St-Oblas, du Pétrier, voici celle de Lestras, nous rencontrerons plus loin celles de Vaugelas, de St-Alban et de Domarin... "Quelques-unes peuvent avoir été des fortins, mais beaucoup d'autres doivent représenter des stations de la route fortifiées, au moins à la fin de l'époque romaine" (66). Quand on établit la route actuelle le long du côté nord de la chapelle de Lestras, il y avait là de vieilles murailles... (67). D'après l'ancien parcellaire, en 1640, Guy de Pascal possède au nord du sanctuaire une terre de deux bicherées (sans doute l'emplacement du castellum détruit), "qui jouxte, dit le texte, le vieux chemin tendant de Bourgoin à Vienne de bise" (68).

On peut s'étonner à première vue de la légère courbe que devait faire la voie romaine pour venir passer au nord de Notre-Dame de Lestras : "qu'on ne s'imagine pas, dit M. Grenier, que l'allure rectiligne soit une règle absolue, suivie par les ingénieurs romains ; ils savaient s'accommoder aux exigences du terrain. Au lieu de suivre la ligne droite, pour éviter les montées et les descentes trop rapides, les constructeurs n'hésitaient pas à détourner franchement la route : ils cherchaient avant tout à passer sur un plateau ou sur une pente douce offrant un sol ferme éloigné des terrains humides" (69).

Pour détourner la voie romaine par Notre-Dame de Lestras les ingénieurs ont sans doute trouvé une raison suffisante dans les faits que nous avons rapportés plus haut : d'une part, ils abordaient la dépression du vallum morainique par sa plus faible pente, d'autre part ils évitaient les Boutières et marécages de la vallée du "Ru du Moulin".

(63) Guy Allard : « Dictionnaire du Dauphiné ».

(64) Fonds dauphinois : R 8364.

(65) Grenier p. 281.

(66) Grenier : les routes p. 281.

(67) Comte de Piellat : notes manuscrites.

(68) Arch. commun. de Diémoz, parcellaire de 1640, art. 25.

(69) Grenier : « Les routes » p. 181.

150

150

Trievos de la croix : Le Trievos Gillet d'aujourd'hui. Sur ce plateau de "Beausoleil", la voie de Vienne à Bourgoin rencontrait une autre route d'origine romaine : le grand chemin direct de Lyon à Grenoble très fréquenté jusqu'au XVII^e s. et qui servait de limite entre Diémoz et l'ancien mandement de Fallavier.

Le carrefour était d'importance : il se faisait sous forme d'un triangle dont chaque sommet constituait une bifurcation. A l'ouest, dans les parages de Notre-Dame de Lestras, se trouvait le trivium "Pavot" (70) au nom évocateur du pavage de la "strata". De là partait un diverticule de la voie antique en direction de Ponas et d'Heyrieux, pour rejoindre la route de Lyon au trivium de "La Croix" (71). A l'est, la route de Bourgoin rencontrait sous un angle aigu la route de Grenoble au Trivium de la Murjata ou trivium viarum de la Murjata" (nom qui rappelle le souvenir d'anciens murs, peut-être des constructions romaines.)

Aujourd'hui le carrefour s'appelle le Triévos Gillet (72).

Une pièce d'archives de l'année 1362 confirme cette manière de voir. Il s'agit d'un acte d'hommage prêté au Dauphin par les enfants mineurs de Guillaume d'Oncieu. Ce document mentionne tous les biens du seigneur de Diémoz : la maison et la fertè de Diémoz" domum et fortalium de Demo", des vignes, des pièces de terre... jusqu'à un courtil et une forêt situés à proximité de la terre d'un Humbert de Diémoz... et finalement, dit le texte, tout ce qui fait partie de cette maison forte et qui est situé dans le triangle de routes "depuis le trivium des routes de la Murjata, jusqu'au trivium appelé Pavot et cette limite de Pavot jusqu'à la croix et, de cette croix, jusqu'au trivium de la Murjata (73)

D'ailleurs, le territoire de Diémoz s'enfoncé toujours comme un coin triangulaire entre les communes de St-Georges-Chanoz et de Bonnefamille Ponas, ces anciennés routes ont servi de limites à la paroisse primitive de Strata-Diémoz. Le trivium de la Croix au pied du coteau de Ponas (aujourd'hui le quartier de la Croisy) est resté le point extrême au nord de la commune de Diémoz avant l'annexion récente de la plaine de Chanoz. (1938)

Le voisinage de notre route dans ces parages est rappelé également par un document du fond de Malte. En 1624, le Commandeur de Bellecombe fait une enquête sur l'étendue de la dime de

(70) Nom disparu de la toponymie moderne.

(71) Ce raccord de routes a servi de limites entre Diémoz et Saint-Georges-d'Espéranche jusqu'au rattachement de la plaine de Chanoz à Diémoz en 1938. Ce trivium de la Croix est déjà signalé dans les chartes de Douvres publiées par Marchand.

(72) Le toponyme de Murjata n'est plus usité de nos jours. Marcellier, dans « Le grand inventaire de Vienne au 18^e s. » le traduit par "Trivogelet"

(73) "A trivio viarum de la Murjata, usque ad trivium dictum Pavot et a dicto termino Pavot, usque ad cruce[m] et a dicta cruce usque ad trivium de la Murjata, videlicet quicquid est inter dictas vias a parte domus et domicilli predictorum..." Arch. de l'Isère B 2647.

Ponas : un témoin vénérable puisqu'il avait 110 ans, lui déclare : "qu'il est bien ressouvenant, qu'autant qu'il percevait la dite dime il l'exigeait sur les terres de la Croix qui sont sous le chemin de Vienne à Bourgoin." Le village voisin de Ponas (74) porte un nom d'origine ancienne, qui est peut-être en rapport avec le culte des Gaulois pour la déesse Epona, protectrice des chevaux "il y a, dit M. Grenier, un rapport étroit entre les lieux antiques et la toponymie ; les lieux ont constamment été dénommés d'après le dieu qui y avait élu domicile. Mais les sanctuaires ne se trouvaient pas exclusivement au bord des routes. Un bon nombre s'étaient maintenus à distance sur quelque sommet d'où ils dominaient les passages fréquentés par les hommes" (75).

Un sanctuaire dédié à la déesse des chevaux devait avoir sa place tout indiquée sur l'emplacement de Ponas : campé sur sa moraine glaciaire, ce village dominait le carrefour antique de nombreuses voies romaines (76).

Parmi les monuments religieux qui peuvent évoquer le souvenir d'une route antique, ajoute encore M. Grenier, il convient d'attribuer une place particulière à ceux de la déesse gauloise protectrice des chevaux, Epona : son culte était répandu dans l'ensemble du monde gréco-latin, à plus forte raison en Gaule : l'image d'Epona ne devait pas faire défaut dans les écuries et notamment dans les relais de poste (77). Quoi qu'il en soit de cette toponymie sacrée, il est certain que Ponas était au voisinage d'un important carrefour de notre voie romaine (78). Ce grand trivium a dû être remanié à diverses époques : faut-il attribuer à Gillet d'Oncieu, seigneur de Diémoz, une rectification de routes, qui aurait donné son nom au Triévoz Gillet ? Nous ne pouvons que le supposer : cette appellation est relativement moderne si l'on en croit le parcellaire de Diémoz où il est fait mention "du Terroir des Charettes dit aujourd'hui Treyvoz Gillet" (1640).

Saint-Pierre de Lépieu. Notons qu'au sud de ce carrefour, symétriquement à Ponas par rapport à cette route, il y avait un lieu de culte ancien : Saint-Pierre de Lépieu qui paraît avoir été occupé dès l'époque néolithique. Une superbe pierre à cupules a été placée à un des angles de ce plateau, tandis qu'à l'angle opposé se dresse une simple croix plantée sur un bloc erratique : elle est toujours visitée par quelques pèlerins qui déposent délicatement sur la pierre quelques pièces de monnaie (79).

(74) On trouve la graphie Paunas dans le cartulaire de Vaulx.

(75) Grenier : "Les routes" p. 301.

(76) Sur le sommet du coteau, on a mis à jour dernièrement un cimetière antique avec foyer et poteries d'âge barbare.

(77) A. Grenier : "Les routes" p. 224.

(78) Le terrier Vellin du château de Moidières du XVII^e s. fait mention du grand Trivium de Ponas.

(79) Dr Saunier : La pierre à cupules de Saint-Pierre-de-Lépieu dans "Rhodania" congrès de Vienne ;

150

150

Sur ce vieux centre habité, s'élevait à l'époque carolingienne la villa de Lipiacum avec son église dédiée à Saint-Pierre (80). La villa disparut au cours du moyen âge, seule l'église resta debout sous le titre de chapelle rurale jusqu'au XIX^e s. (81).

Le ruisseau Bivet à Bonnefamille. A partir du carrefour du Triévoz Gillet, la voie antique de Vienne à Bourgoin devait suivre le tracé de la route moderne jusqu'à Saint-Bonnet-de-Roche à quelques rectifications près. Elle se trouvait légèrement plus au nord pour descendre dans le vallum morainique que représente actuellement la vallée de Bonnefamille, le Bivet, La Fuly : des tronçons de vieux chemins se voient au bas de la chaussée actuelle. L'emplacement est spécialement bien choisi, la pente est douce et le terrain relativement sec, fait rare dans ce creux marécageux. Il est parcouru par un ruisseau qui draine toutes les sources de la région et qui porte des appellations multiples : des textes anciens le dénomment la Vérone (82), d'après Paul Lebel, le nom prélatin de Verona est fréquent dans l'ancienne hydrographie (83). Plus souvent on l'appelle le ruisseau de la Grande Font, du nom de sa principale source au pied des balmes de Roche. Il constitue l'étang des Dames, faisait marcher la scierie de Moidières, puis, fait curieux, se perd dans le terrain perméable d'un cailloutis glaciaire, pour sortir à un kilomètre de là dans le marécage des Sétives où il forme le ruisseau de Bivet (nom qui est à la fois un toponyme et un hydronyme (84). Les ingénieurs romains ont choisi la partie sèche de la vallée, le passage où les eaux sont souterraines, pour établir la route.

Moidières. Près de là se trouve sur une terrasse glaciaire, le château de Moidières avec sa belle forêt de chênes séculaires. Dès le moyen âge, il y avait là un fief avec une maison forte : un Adhémar de Moisdier est "fidejussor" de Galand de Diémoz en 1166 (85) et Jeanne de Moidières, la dernière de sa race vivait au XVII^e s. (86).

Menufamille. A une portée de fusil, de l'autre côté de la vallée, se dresse l'église de Bonnefamille. Avec ses deux ou trois maisons voisines, elle constitue tout ce village à qui s'appliquait fort bien l'appellation de "Minuta Familla", qu'il portait autrefois (in villa qui dicitur Minuta Familla (87). Les édiles du lieu ont jugé bon

(80) Ul. Chevallier : « Appendice au cartulaire de Saint-André le Bas ».

(81) Elle était fréquentée, comme la croix qui lui a succédé, par des enfants atteints de convulsions.

(82) Renseignements dus à l'obligeance de M. Dugon.

(83) P. Lebel : « Origine de quelques noms de rivières », congrès as. Bourg. des Soc. Sav. Dijon 1923.

(84) R. Delachenal : « Cartulaire du temple de Vaulx », charte n. 47.

(85) « Cartulaire III de Bonnevaux », charte 174.

(86) Le château actuel fut bâti au XVIII^e s. par les Guillet de Moidières ; brûlé à la Révolution, puis reconstruit au XIX^e s., il passa par les Murat de Lestang au marquis Dugon qui releva le nom de Moidières.

(87) Ul. Chevallier : « Supplém. au Cartulaire de Saint-André le Bas », charte n° 28.

au XIX^e s. de troquer le vieux nom de Menufamille (88) contre celui de Bonnefamille. L'église de Menufamille, simple chapelle au XI^e s. était autrefois un sanctuaire dédié à Notre-Dame (89). Il y avait près de là une "motte" féodale (90) : Ismidon de Minuta Familla et ses fils font des donations à l'abbaye de Bonnevaux en 1173 (91). Les vieux murs voisins de l'église ou la maison forte du Puy sont peut-être des restes de cette fertè féodale.

La Taverne. Au pied de la butte de Menufamille passe la route de Bourgoin : quelques vieilles maisons la bordent, l'une d'elles, un vieux bâtiment de ferme, à l'intersection du chemin de Bonnefamille à Villefontaine, porte le nom insolite de "La Taverne".

Cette appellation de Taverne ou Taberna, rappelant la présence d'une auberge, est notée par M. Grenier dans la topographie des voies romaines : Maison rouge et Taberna, dit-il, seraient apparentées. Elles représenteraient la survivance d'un système de refuges ou de caravansérails, d'hostelleries en un mot, établis le long des routes romaines et qui auraient subsisté durant tout le moyen âge. Mais elles n'identifient pas nécessairement la voie romaine, taverne étant un nom commun français qui ne peut remonter qu'à l'époque féodale ; seul le passage à côté de la voie antique peut permettre d'évoquer une taverne de l'époque romaine (92).

Villefontaine : autrefois Ville sous Fallavier. A proximité de la Taverne de Bonnefamille se greffe sur la via publica un embranchement de chemin ancien en direction de Fallavier par Villefontaine (autrefois Ville sous Fallavier) et, près de là, un tronçon de la vieille route délaissé aujourd'hui par une rectification montre son pavage ancien, sinon romain.

Jean de la "Voie". Ville sous Fallavier avec sa vieille église St-Martin n'avait qu'un rapport indirect avec la voie antique, cependant il y avait là au XII^e s., une famille qui par son nom rappelait le voisinage de la route : quand l'épouse du seigneur de Ville "domina de Villa" s'agrèga à l'ordre du Temple, raconte le cartulaire de Vaulx, elle conserva ses droits sur "Jean de Via" ses enfants et son courtil (93).

M.A. Grenier fait très justement remarquer que la route romaine n'est pas seulement une curiosité archéologique mais qu'el-

(88) Minuta Familla — Débiteurs, serfs, clients constituent la "familla" des seigneurs féodaux du haut moyen âge, comme aussi des aristocrates du Bas-Empire ; Ferdinand Lot : La Gaule 1947 p. 73.

(89) Le patron actuel est Saint Antoine.

(90) Il est question de la motte à Bonnefamille dans un acte de 1492. Fond Maurin-Pons n° 806.

(91) Cartulaire III de Bonnevaux, charte 189.

(92) Grenier : « Les routes » p. 284 et 290.

(93) R. Delachenal : « Cartulaire du Temple de Vaulx », charte 62.

150

150

le est un fait historique chez les hommes qui ont vécu auprès d'elle, elle a laissé des traces multiples, là un toponyme routier, ici un anthroponyme d'origine, comme Jean de Via (Jean de la Route).

Territoire de Marcella. En suivant le tracé de la route moderne de Saint-Bonnet, la voie antique pénètre sur la commune de Roche, près de la croix du carrefour qui avoisine le monument des fusillés de 1944 : c'est dans ce quartier que l'on doit, sans doute, placer le territoire de Marcella où un terrier du Temple de Vaulx situe la via publica : "apud Roche, in territorio de Marcella, juxta viam publicam tendentem de Sancto Beneto versus Viennam" (94).

Vaugelas. Avant d'arriver au petit village de Saint-Bonnet, la route longe à main gauche le domaine de Vaugelas ; c'est là un ancien fief féodal (95) et le château moderne occupe l'emplacement d'un castellum ou maison forte du moyen âge ; dès le XII^e s. on connaît un Hugo de Valle Gelata, témoin d'une donation du chevalier Guillaume de Vaulx (96).

Plateau des Trables. A main droite, la via publica de Saint-Bonnet touche au territoire des Trables, petit plateau, dit R. Delachenal, situé entre les combes de Turetin et de Bionne (97). La forme ancienne de ce nom de lieu était "Estables", si l'on en croit le cartulaire du Temple de Vaulx, qui mentionne plusieurs fois ce toponyme dans les parages de Saint-Bonnet : quand Aymar de Saint-Bonnet, sur la fin du XII^e s. entre dans la maison du Temple, il donne en aumône... tout le "campum d'Estrables" qui peut être labouré par des bœufs. Son suzerain, Seniore de Roche, complète cette donation en offrant à Dieu et au Temple de Vaulx le droit de seigneurie (dominium) qu'il avait "in terra d'Estables" (98), et ses parents, sa mère et ses frères ajoutent leur droit de pâturage (pascua de Sancto Boneta et d'Estables) (99).

Le toponyme d'Estables pourrait bien appartenir à la nombreuse famille des noms de lieux dérivés du bas latin "ad stabulum". Sans prétendre qu'il se trouvait là des écuries de la poste romaine, il pouvait bien y avoir un refuge routier. D'après M. Grenier, le nom de stabula qui a servi à dénommer des stations antiques telle Stabulis en Alsace, a vu son sens évoluer avec le temps., stabulum en bas latin ne signifiait plus que gîte, chaumière (100). Pour M. Chaume, les "stabulae" qui avoisinaient les routes étaient aussi bien des auberges que des étables (101).

(94) Arch. du Rhône H 1355 et M.C. Guigues : les voies antiques du Lyonnais p. 337.

(95) Les Michallon, derniers seigneurs de Vaugelas, avaient leur chapelle funéraire dans l'église Saint Martin de Villefontaine.

(96) Ul. Chevalier : Cartulaire de Bonnevaux, charte 308.

(97) R. Delachenal : « Cartulaire du Temple de Vaulx » p. 69 note.

(98) R. Delachenal : « Cartulaire du Temple de Vaulx » charte 38.

(99) R. Delachenal : « Cartulaire du Temple de Vaulx » charte 51 et 90.

(100) Grenier : Les routes p. 284.

(101) M. Chaume : « Les origines du Duché de Bourgogne II » p. 125.

Le caminum à Saint-Bonnet-de-Roche. Un toponyme de la route, caminum, d'ailleurs pas déplacé au voisinage de ce petit village de Saint-Bonnet-de-Roche qui semble un jalon certain de la voie romaine. Plusieurs textes anciens font mention de la présence de la route en ce lieu. Nous relaterons d'abord une charte du XII^e s. du Temple de Vaulx (ch. 6) : "quand Hugues Seigneuret de Chèzeneuve fut mort, ou, comme dit le texte, eut payé ses dettes à la nature (natura debita solvit), ses parents, pour son âme, donnent au Temple, une Condamine qui est dans la paroisse de Saint-Bonnet, près du Chemin (qui est in diocesi Sancti Boneti... juxta Caminum)". Le mot "Chemin" (et toutes ses déformations) désigne très ordinairement des voies romaines, affirme M.A. Grenier (102).

M.C. Guigues a publié un autre texte, extrait d'un terrier du XIV^e s. du Temple de Vaulx : "apud Sanctum Bonetum, juxta iter publicum quo itur de Sancto Boneto apud Viennam" (103).

La Chapelle Saint-Bonnet. Le petit hameau qui a nom Saint-Bonnet ne se compose que de quelques vieilles maisons et du sanctuaire qui lui a donné son nom. Cette modeste chapelle, malgré des réparations modernes qui l'ont quelque peu défigurée peut remonter dans son gros œuvre au XI^e s. Le crépissage tombé par plaques laisse voir son appareillage ancien : il est fait de moyen appareil en pierre mollasse de teinte rosée comme les vieilles maisons voisines. Au cours d'une visite de la chapelle faite en compagnie de M. Pierre Saint-Olive, ce dernier eut son attention attirée par des blocs de calcaire taillés en gros appareil, retouchés sur une face et présentant des anciens trous de scellement. Evidemment, ces calcaires sont disparates dans cette construction et figurent ici comme matériaux de emploi : leur analogie avec les grosses pierres de taille situées dans le lit du Guiers à l'emplacement du pont antique peut faire penser à leur utilisation primitive par les romains : il y a au chevet de l'église un cours d'eau, la "Biaume", la route ancienne devait le traverser sur un ponceau, comme de nos jours, car il n'est jamais à sec. On peut y voir également de grands blocs calcaires servant de passerelle.

Saint-Bonnet. Quant au patron de la chapelle, Saint-Bonnet, il fait partie de l'hagiographie des voies antiques (104). La translation de ses reliques de Lyon à Clermont-Ferrand se fit en 722 (105) ; son culte se répandit alors dans la région et les premiers sanctuaires édifiés en son honneur ne peuvent remonter au-delà du VIII^e s. La chapelle de Saint-Bonnet était le centre d'une paroisse au XII^e s., on disait alors d'un diocèse (in diocesi Sancti Boneti)

(102) Grenier : Les routes p. 236.

(103) Arch. du Rhône H 1355.

(104) A. Vachez : « La voie d'Aquitaine et la légende de St Bonnet » Lyon 1882.

(105) Coville : « Recherches sur l'histoire de Lyon » p. 128.

150

150

(106). Son importance diminue rapidement : au XIV^e s., son chapelain, sans doute trop pauvre n'est pas taxé dans le polyptique de Vienne et d'après un ancien pouillé manuscrit recueilli par Guy Allard (107). Saint-Bonnet sous Fallavier, dans l'archiprêtré de Marc et du patronage de l'abbaye de Saint-Pierre-de-Vienne (c'est le cas de la plupart des églises anciennes situées au voisinage de notre route depuis le prieuré de St-Oblas).

De plus au moyen âge, Saint-Bonnet constituait un fief féodal occupé au XII^e s. par une branche des seigneurs de ville (Fontaine) : les Malet (108), ils prennent souvent le nom de leur terre de Saint-Bonnet dans les cartulaires de l'époque. Cette fertè seigneuriale ne survécut pas à la période féodale, nous en ignorons même l'emplacement, tandis que la vieille chapelle est parvenue jusqu'à nous.

Le ruisseau Belna. Les monuments chrétiens sont des "documents" dont on tiendra le plus grand compte dans la recherche des voies romaines, recommande M. A. Grenier, bien souvent ils n'ont fait que remplacer le long des routes des monuments païens, sanctuaires ou autres... Rien ne permet ici de l'affirmer, mais l'étude du nom du ruisseau voisin sera l'occasion d'émettre une hypothèse à ce sujet. La carte d'Etat-Major appelle ce cours d'eau Bionne (Moulin de Bionne). En réalité on devrait écrire ce nom comme il se prononce et comme le voulait déjà R. Delachenal (109) : Biaune Il prend naissance au pied du mollard d'Alliat à Roche, arrose une combe ou vallée où il fait tourner des moulins, coule à proximité du chevet de la chapelle et finit dans l'étang de Saint-Bonnet. Grâce aux chartes du Temple de Vaulx nous connaissons la forme ancienne, au XII^e s., de ce nom : Belna (subtus molinum seu Belna). C'était à la fois un toponyme et un hydronyme qui avait de nombreuses variantes de prononciation et de graphie Begna, Beuna, Beona, Beonaz...). Les homonymes de ce nom de lieu ou de rivière sont nombreux à travers la France, Holder en cite plus de deux douzaines : le plus connu est le nom de la ville de Beaune, qui a fait l'objet d'études par deux savants toponymistes : Emile Thévenot (110) et Paul Lebel (111).

Leurs conclusions sont les suivantes : le nom ancien de la ville de Beaune : Belna, viendrait de l'appellation primitive d'une petite rivière voisine : aqua Belina. "Belenus, dit Paul Lebel, est

(106) R. Delachenal : Cartulaire du Temple de Vaulx, charte 9.

(107) Fonds dauphinois r. 80.

(108) « Cartulaire III de Bonnevaux », charte du XII^e s. P. 166 — 170 etc.

(109) R. Delachenal : « Cartulaire du Temple de Vaulx, » note p. 50.

(110) Thévenot : « Nom de la ville de Beaune ». Annales de Bourgogne 1942.

(111) Paul Lebel : « Nom de la ville de Beaune » note nouvelle. Annales de Bourgogne 1944.

le nom d'une divinité aquatique et nombreux sont les toponymes de la famille de Beaune qui s'appliquent à une dénomination fluviale".

A Saint-Bonnet, comme à Beaune, une route antique traversait une rivière du nom de Belna ; or, on sait, ajoute encore P. Lebel, que, dans l'antiquité, l'agglomération située au passage d'une voie et d'un cours d'eau, prenait le nom de ce dernier (112). Si on applique cette règle à Saint-Bonnet, Belna serait sans doute l'appellation primitive de cette agglomération, avant l'époque carolingienne où le culte de Saint-Bonnet y fut introduit avec l'érection d'une chapelle chrétienne. Au temps des Romains, au passage de l'aqua Belina on peut bien conjecturer qu'il y avait un culte à Belenus : "parmi les dieux gaulois, dit M. Grenier, Belenus est peut-être celui qui a laissé le plus de traces dans la toponymie, spécialement le long des voies romaines". D'après des inscriptions retrouvées dans son sanctuaire à Aquillée en Cisalpine, ce serait avant tout un Dieu des sources et des eaux (113).

L'éclat dont brillait Saint-Bonnet, dut causer la perte de Belna comme toponyme : il semble cependant que le haut moyen âge ait fait usage pendant un certain temps de ce terme pour désigner le ruisseau et les terres riveraines ; les textes plus récents nomment ce cours d'eau, la Rivière ou l'étang de Saint-Bonnet ou simplement le Ruisseau.

La route de Saint-Bonnet à Bourgoin. Une fois la Biaune franchie, la route moderne oblique brusquement au nord en empruntant peut-être un trajet antique qui conduisait à Vaulx (Vallie). La via publica au contraire, continuait la ligne droite en direction de St-Alban de la Strata. L'allure rectiligne, dit M. Grenier (114), est l'un des caractères les plus fréquents des voies romaines. Mais ce principe ne vaut que pour les terrains plats ou à lente ondulation comme le plateau que parcourt, à mi-pente, notre route à partir de Saint-Bonnet. Pour plus de précision, on peut dire, avec ce savant archéologue, que les voies romaines sont formées presque toujours "de tronçons rectilignes successifs qui donnent à l'ensemble l'allure de ligne brisée".

C'est bien l'impression que l'on a quand on parcourt ce **Grand chemin de Vienne**, aujourd'hui abandonné et sans intérêt, qui fut la voie romaine sur le plateau de Quincia.

Quincia. On dénomme de ce nom, un territoire situé à l'est de la combe de la Biaune en partie sur la commune de Roche et en partie sur celle de Four ; il en est question à plusieurs reprises dans le cartulaire du Temple de Vaulx ("ad Quincia, nemus de Quincia") (115). Ce toponyme trahit son origine romaine, mais

(112) Cette règle se vérifie tout au long de la route d'Agrippa, dont les principales stations, entre Langres et Trèves ont pris des noms fluviaux P. Lebel loc. cit. p. 152.

(113) A. Grenier : « Les routes » p. 313.

(114) Grenier : « Les routes » p. 178 et 180.

(115) R. Delachenal : "Cartulaire du Temple de Vaulx", ch. 80 et 82.

150

150

il est difficile d'y voir l'emplacement de la quinzième pierre milliaire (116). La voie antique traversait ce territoire: M.C. Guigue cite à ce sujet le passage d'un terrier du Temple de Vaulx du XIV^e s., "apud Fors in territorio de Quincia juxta iter publicum Vienne" (117).

Les trois eaux. Signalons la présence au nord de la route, du domaine des Trois Eaux où l'on a découvert récemment des souvenirs de l'occupation romaine: poteries, tuiles à rebords et monnaies impériales. On appelait autrefois cette ferme: Les Trois Laux (les trois lacs); elle constituait un petit fief à l'époque féodale (XII^e s.). Le cartulaire du Temple de Vaulx fait mention de la "terre d'Albert de Trélautar".

Au XII^e s., ce territoire qui dépendait de Belmont, faisait partie de la paroisse primitive de Saint-Germain (118) (in diocesi Sancti Germani in Bello Monte, in terram Alberti de Treslutar) (119). La route d'Agrippa limitait cette ancienne paroisse, comme aujourd'hui elle sert encore de confins au village de Vaulx Milieu d'une part et aux communes de Roche et de Four d'autre part.

Les confins de nos communes, relate M. Grenier, sont d'ordinaire ceux des anciennes paroisses et, pour la plupart, antérieurs au XII^e s. (120); c'est le cas du vieux "diocèse" de Saint-Germain; nous verrons plus loin que le culte de ce populaire évêque du V^e s. s'est répandu le long de notre route, dès le retour de ses cendres d'Italie.

"Si les limites des paroisses, puis des communes, ajoute M. Grenier, suivent si couramment le tracé des voies romaines, c'est que, dès l'époque romaine, les routes servaient couramment de limites aux grands domaines fonciers. Cette limite doit représenter exactement celle de l'ancien "fundus" gallo-romain; le domaine des Trois Eaux, aux vestiges romains, est un exemple sans doute d'une de ces propriétés, ou "fundi" que les "agrimensores", arpenteurs romains ont limité à la route.

"Or, ces fundi de l'époque romaine, ces grandes propriétés foncières sont demeurés la base sociale et économique du pays à travers tous les bouleversements politiques qu'il a subis; la conquête barbare les a respectés en se les appropriant le plus souvent" (121).

Four. Au midi, sur les confins de la voie romaine, se trouve le village de Four, que les textes de l'époque carolingienne appellent "villa Fornis". Nous avons relaté précédemment qu'il était

(116) Si la distance de Vienne convenait à peu près, l'expression ad Quincia du XII^e s. ne peut expliquer une telle étymologie.

(117) Arch. du Rhône, fond. de Malte h 1355 F^o 34.

(118) Aujourd'hui, simple chapelle sur le territoire de l'Isle d'Abeau.

(119) R. Delachenal: « Cartulaire du Temple de Vaulx », ch. 9 et 10.

(120) A. Grenier: « Les routes » p. 171.

(121) C. Jullian: « L'analyse des terroirs ruraux ». Rev. Et. Anc. 1926 p. 199. Ch. Marteaux: Revue savoissienne 1918.

150

situé sur une route ancienne mais d'importance secondaire qui rejoignait la via publica à Saint-Alban (122).

Les chartes du Temple de Vaulx du XII^e s. désignent le village sous les appellations diverses de Fors, Furn, Furnum, Furne. Le prototype de ce nom de lieu semble être le latin Furnus: Four. Il s'agit sans doute d'un four à chaux gallo-romain auprès duquel, au Bas Empire, se greffa une exploitation agricole ou villa. Ce petit établissement industriel, s'il avait besoin du voisinage d'une route, devait surtout éprouver la même nécessité de se placer à proximité des pierres à chaux et en bordure d'une forêt (Forêt de la Blache) (123).

En 938, l'archevêque de Vienne, Sobon, déclare que l'église de Four avait été fondée dès les temps anciens (ex antiquo). Son patron était Saint Nazaire. Or, l'exhumation des restes de ce saint et de son compagnon Celse, martyrs de Milan, date de 395; les reliques de ces saints se répandirent en Gaule au V^e s., à l'époque où l'on élevait les premiers oratoires chrétiens dans la campagne viennoise (124). Dès cette époque, la fondation à Four d'un sanctuaire chrétien doté des reliques de ces saints est probable, mais ce qui est certain, c'est que cette église fut détruite complètement au début du X^e s., vers 938 par des hordes païennes: "sed ad presens ab infectatione et vastatione paganorum ad nihilum redacta ex toto vastata" (125). Quels sont ces païens auteurs de ces brigandages? On a voulu y voir une œuvre des bandes hongroises, qui, en 935, regagnaient l'Italie poursuivis par le roi Raoul; ils auraient brûlé au passage l'abbaye d'Ainay, mais c'est là une simple conjecture, déclare Poupardin (126), nous y verrions plus volontiers une "razzia" des hordes sarrazines dont les incursions n'étaient pas insolites dans le Viennois, sans avoir l'importance de celles opérées dans les régions alpêtres.

Charvet mentionne une destruction de l'abbaye de St-André le Haut en 938 (127), la même année que notre charte. La voie antique a pu, dans ce cas, servir d'axe de marche en direction de Vienne, à ces pillards "païens".

La tradition locale, qui n'a d'ailleurs aucune valeur historique, rapporte une bataille livrée aux Sarrasins dans les environs de Four, à Paleysin, hameau de Maubec. Le héros du combat fut naturellement le légendaire Roland; on perpétuait autrefois cette victoire, lit-on dans un manuscrit du XVII^e s. publié par G. Vellin: "au-dessus du dit village de Paleysin, il y a un lieu appelé Rollan,

(122) R. Delachenal: loc. cit. note p. 53.

(123) La maison forte de Four porte le nom de la Blache. Cf. J. Molmeret, la maison forte de Four "Evocations" 1947 p. 139.

(124) Cf. Vita Sancti Severi.

(125) Appendice au cartulaire de Saint André le Bas ch. 23.

(126) Poupardin: « Le royaume de Provence », appendice XI.

(127) Charvet: « Mémoires pour l'histoire de l'abbaye de St-André le Haut » p. 42.

150

auquel l'on dit que Rolland défit les Sarrazins et en mémoire de cette victoire les paroisses circonvoisines, y sont allées en procession de longues années et l'on bénissait la fontaine qui y coule... le lendemain de Pâques, il y avait autrefois une grosse vogues..." (128).

Cette légende fait partie du cycle folklorique inspiré par les épopées du moyen âge, mais c'est des vieilles routes romaines que trouvères et pèlerins propageaient les légendes épiques.

Saint-Alban. D'après l'opinion de M. A. Grenier, il y avait souvent une liaison entre ces vieilles légendes et les stations pieuses de la route (129).

Faut-il voir une "station pieuse" de la voie romaine à Saint-Alban, jalon certain de notre route et lieu de culte chrétien ancien ? Primitivement, il y avait là un sanctuaire qui portait le nom de : "Ecclesia Beati Albani Martyris de Strata" (130), et c'est autour de cette "église de la route", que s'est développé le village de Saint-Alban.

Si l'on en juge par son vocable cet oratoire est plus ancien que celui de Sancta Maria de Strata. Le culte du premier martyr de l'Angleterre, Saint-Alban, était très en vogue dans toute la chrétienté au V^e s... Saint Severe, le grand bâtisseur d'églises rurales, en pays viennois, lui consacre un édifice à Vaugris, sur la voie romaine de Vienne à Valence, vers 440 (131). Lorsqu'une route antique traverse un village qui a pris naissance autour d'un vieux sanctuaire chrétien, elle passe au voisinage de ce monument. Ceci est notamment la règle, dit M. Grenier quand ces lieux de culte se rapportent à des martyrs mis à mort par des empereurs romains. C'est le cas de cette église de la Strata dédiée au bienheureux Alban martyr.

L'église actuelle avec son porche renaissance orné de blasons fut reconstruite au XVI^e s. et sur l'emplacement d'édifices antérieurs.

D'ailleurs le passage du chemin public de Vienne ne fait aucun doute ici : on désigne toujours dans le pays sous le nom de vieille route de Vienne, le chemin abandonné qui fut la voie antique. M. C. Guigue cite également à ce sujet un texte de 1383 tiré du fonds de Malte : "apud sanctum Albanum, juxta iter publicum per quod itur de Sancto Albano versus Viennam" (132).

L'appellation de Saint-Alban-de-Roche est relativement récente : on ne la trouve dans les textes anciens qu'à partir du XV^e s. (ecclesia Sancti Albani Rupis — pouillé de 1523).

Cependant une charte du XII^e s. du cartulaire de Vaulx cite la "Rochia de Sancto Albano". Il ne semble pas qu'il s'agisse de la pierre de la Grive" exploitée certainement au moyen âge et sans

(128) G. Vellin : « Le marquisat de Maubec au XVII^e s. » ; p. 10.

(129) Grenier : « Les routes » p. 152 note 3.

(130) Ul. Chevalier : « Cart. Saint-André le Bas » charte 67.

(131) Dr. Saunier : Vieilles églises, chapelles et oratoires du Viennois.

1847.

(132) Arch. du Rhône H 1355 folio 61.

doute employée par les Romains pour l'empierrement de leur route. Le nom commun de "Roche", d'après M. A. Dauzat, désigne souvent à partir du XI^e s., non seulement le roc, mais le château qui s'élevait au dessus (133).

Maison forte de Saint-Alban. Au moyen âge, dès l'époque féodale, existait sur cette colline rocheuse de Saint-Alban une maison forte : une charte du Temple de Vaulx mentionne au XII^e s. un Andreas de Saint-Alban et un mistral seigneurial de ce lieu. Une grosse tour ronde, dans le quartier de l'église, en marque l'emplacement ; elle relevait des barons de Maubec, les sires de Bocsozel, et avait sans doute pour mission de veiller sur la route. Cependant, on n'en trouve mention qu'au XIV^e s. dans les actes d'hommages.

En 1290, quand Aymon de Bocsozel, sire de Maubec, consent à faire hommage de tous ses biens au Dauphin de Viennois Humbert, il n'est pas question du château, mais seulement du grand chemin public de Saint-Alban. Le texte de cet acte féodal qui intéresse spécialement notre route a été publié par Valbonnais. Il énumère successivement les possessions du sire de Maubec : le castrum du lieu et son mandement, la garde d'Artas, le château de Chèzeneuve, celui des Eparres, etc... "item magnum iter publicum Sancti Albani" (134).

Le moyen âge n'a pas fait de routes, il s'est borné à utiliser les vieilles voies romaines ; il s'agit donc de notre route d'Agrippa devenue le grand chemin de Saint-Alban, un simple fief féodal, tout comme la garde d'Artas ou le castrum de Chèzeneuve. Le seigneur haut justicier de Maubec s'appropriait la route et l'entretenait.

Utria. Nous ne ferons que signaler à proximité de St-Alban, le "territorium d'Utria" (XII^e s.). R. Delachenal le croit dérivé de la "villula d'Austriada" mentionnée en 927. Il n'a d'ailleurs qu'un rapport de voisinage avec notre route, qui gagne la vallée en longeant à mi-pente la colline qui porte les imposantes ruines du château de Grammont.

Grammont. C'est là une maison forte du XV^e s. des Brunel. Elle passa par suite de mariage aux familles Pascal et La Poype-St-Jullin qui compta parmi ses membres le Président de Grammont. Le baron Raverat qui la visitait au siècle dernier avait déjà remarqué que ce "château" était bâti sur un mamelon conique (135). Il pourrait bien y avoir eu là à l'origine, un "mons" ou une "poype" antique (136).

(133) Dauzat : Les noms de lieux 1947 p. 152 — Rochefort — Rochegude — Rochebrune et Rostaing « les noms de lieux » 1945, p. 85 et 95. La plupart des Roches désignent des forteresses.

(134) Valbonnais : « Histoire du Dauphiné » p. 20-21. Arch. de l'Isère 29.

(135) Baron Raverat : « De Lyon à Grenoble » p. 36.

(136) A. Dauzat : « Les noms de lieux » 1947 p. 55.

150

Domarin. La voie romaine gagnait ainsi le territoire de Domarin, où un texte de 1383 signale sa présence : "apud Domarinum, juxta iter publicum, per quoditur de Burgundio versus Viennam" (137).

Au moyen âge, il existait là un "château" qui relevait de la baronnie de Maubec. En 1398, François, seigneur de Maubec, en fait mention dans son acte d'hommage, mais nous ne saurions dire s'il a succédé à un castellum de la voie antique. Dès le XIV^e s., Marc de Bocsozel vendit "cette maison forte avec ses fossés "à un cadet de Grôle : Guillaume de Neyrieu. Cette fertè féodale restée dans l'apanage de cette famille prit le nom de "château de Neyrieu" que lui donne la carte d'état-major.

Eglise Saint Germain d'Auxerre. De la coquette église de Domarin, nous ne retiendrons ici que le vocable que lui prêtent les anciens pouillés de Vienne : Saint-Germain-d'Auxerre. Il pourrait être en connexion avec la voie antique voisine. Les sanctuaires dédiés à ce saint évêque (418-448) sont extrêmement nombreux, leur multiplicité même indique la variété de leur origine, mais les plus fréquents sont ceux situés le long des routes. Récemment deux importants mémoires historiques (138) fortement documentés ont spécialement attiré l'attention des érudits sur la présence des oratoires de Saint-Germain le long de la voie romaine de Vienne aux Alpes Grées. Cette route a été certainement parcourue par le célèbre évêque voyageur, ne serait-ce qu'au cours de son dernier voyage de Vienne à Ravenne où il devait trouver la mort le 21 juillet 448. Son biographe, Constantius, écrit en propres termes, à propos de son voyage aller d'Auxerre à Ravenne avec crochet par Vienne : "le long de tous les chemins qu'il illustra de son passage, partout où il pria, partout où il prêcha, des oratoires, des croix se dressèrent, elles sont visibles aujourd'hui". Il est clair, ajoute Em. Thévenot, qu'un grand nombre de chapelles, de lieux-dits, commémorent les déplacements du saint, infatigable voyageur dans les dernières années de sa vie.

On peut se poser la question à propos de l'église de Saint-Germain de Domarin, si ce sanctuaire rappelle un passage du saint évêque au cours de sa vie, ou bien le souvenir du cortège de ses reliques. En effet, la translation des cendres de Saint Germain se fit par le même itinéraire, mais en sens inverse, le long de notre route romaine. Tirant parti des lieux de passage connus de ce cortège le Petit Saint-Bernard (139) Vienne en Dauphiné M. Chaume a recherché des jalons intermédiaires dans la liste des sanctuaires de Saint-Germain. Le résultat de cette vaste enquête

(137) Arch. du Rhône H 1355 folio 61.

(138) M. Chaume : « Le transfert des restes de Saint Germain ». mém. de la commune des ant. de la Côte d'Or 1936.

Em. Thévenot : « Voies romaines au V^e s. l'itinéraire des cendres de Saint Germain » An. de Bourgogne 1940 p. 61.

(139) Saint Germain aurait franchi le même col qu'Hannibal, rapporte le chroniqueur Héric. E. Thévenot loc. cit. note p. 80.

a été de nous livrer une série presque continue de sanctuaires susceptibles de correspondre aux étapes journalières du cortège. Ils offrent en général cette particularité remarquable d'être séparés par une distance moyenne de vingt kilomètres (140). Nous ne pouvons cependant pas affirmer que Domarin soit du nombre de ces étapes ; il furent néanmoins nombreux ces oratoires élevés en souvenir du passage des reliques de Saint Germain, si on en croit son chroniqueur Héric : "tout au long de la route on peut voir de nombreux monuments commémoratifs du saint, églises dédiées sous son vocable... partout où le cortège a passé la nuit ou bien marqué un arrêt, le souvenir du saint demeure encore notable et se perpétue..." (141).

Quoi qu'il en soit de l'origine du vocable de l'église de Domarin, le récit du retour des restes de saint Germain est la plus ancienne relation de voyage le long de notre vieille route d'Agripa conservée par les textes hagiographiques.

La Maladière. En quittant Domarin que les documents du moyen âge appellent Dumarino ou Domarino aussi bien que Dumairin, la voie romaine se dirigeait directement sur Bourgoin, Bergusium de la carte de Peutinger. Elle devait l'aborder dans les parages de la Maladière.

C'est le long des routes anciennes, dit M. Grenier, que se rencontraient les anciennes léproseries. A défaut des établissements eux-mêmes ou de leurs ruines, la toponymie de la Maladière nous en conserve le souvenir. Le Dr. J. Drivon précise (142) que l'emplacement d'une maladerie devait être soumis à certaines règles : elle devait se trouver sur un espace ensoleillé, à proximité d'un centre habité, au voisinage d'une source ou d'une rivière (les bains étant les seuls remèdes opposés à la lèpre), sur une grande route, et de préférence au point de jonction de deux ou plusieurs voies importantes : il fallait faciliter aux lépreux le moyen de recevoir des aumônes.

Toutes ces conditions étaient réalisées à la Maladière de Bourgoin, si on en croit un texte de 1472 (143) qui décrit la prairie (pratum) "in qua ipsa domus Maladrerie est situata versus la Guymariery, mandamanti Malebecti, juxta magnum iter tendens de Bergondio apud Viennam et Lugdunum, juxta iter quo itur a dicto magno itinere versus Verunelo" (144). Nous retiendrons ici

(140) La distance totale à parcourir de Ravenne à Auxerre par Vienne est de 1060 km. Le voyage a duré 53 jours, il a fallu de toute évidence franchir 20 km par jour. E. Thévenot loc. cit. p. 58.

(141) Héric. Miracula 1-3-31.

(142) Dr Jules Drivon : la léproserie de la Madeleine Lyon 1906 p. 12.

(143) G. Vellin : « Le marquisat de Maubec » 1898 p. 43. A cette date, cette maison faisait partie du patrimoine du notaire Pierre Hazard qui avait placé dans cette maladrerie Antoine Polloson dit Prost et Antoine Sadel qui y demouraient et la tenaient en son nom.

(144) Fief Féodal sur la commune de Jallieu :

150

150

le voisinage avec le Grand Chemin tendant à Vienne et à Lyon. Il ne peut s'agir que de la voie romaine d'Agrippa qu'avait déjà rejoint la route directe de Lyon suivant un tracé également romain.

La bifurcation, ou trivium antique des deux routes, qui se faisait à l'ouest de Bourgoin servira de limite à notre étude.

Arrivé à Bergusium, la dernière étape du tronçon de la voie d'Agrippa qui a fait l'objet de nos recherches, nous devons signaler une difficulté concernant la longueur de notre route.

La table de Peutinger donne comme distance de Vigenna à Bergusium XXI milles, et l'itinéraire d'Antonin XX milles. Le mille romain, d'après Allmer, équivalait à 760 toises ou 1481 mètres ; en compte rond, cette mesure multipliée par 21 ne donne que 31 km., or, la distance à vol d'oiseau de Vienne à Bourgoin est de 32 km 500, et par l'itinéraire que nous avons décrit, de quelques 35 km.

Toutes les mesures indiquées par les textes latins sont trop faibles : que conclure ?

Nous avons déjà signalé que, d'après le Digeste, les milles étaient mesurés à Rome depuis la limite des lieux habités (145). Si nous admettons qu'il en était de même à Vienne, nous gagnons près de deux km. au départ. Reste à déterminer l'emplacement de la vingt et unième pierre milliaire à Bourgoin. En la plaçant, mais c'est là une simple conjecture, aux premiers édifices de la ville proche, le trivium ou bifurcation de la route de Lyon ou de la Maladière, nous gagnons encore deux km., et nous arrivons en gros à la distance indiquée par les textes antiques.

Nous n'insisterons pas sur cette explication qui n'a que la valeur d'une hypothèse car tous les auteurs ont depuis longtemps reconnu que les chiffres portés sur les anciens itinéraires sont souvent très approximatifs (146).

CONCLUSION

A la fin de ces recherches, nous ne pouvons que regretter de n'avoir pu apporter au cours de cette étude que trop peu de faits positifs et de données archéologiques certaines. Mais, en l'absence d'une certitude assurée, affirme M. Grenier, on ne peut que reconnaître l'utilité des hypothèses...

Nous avons étudié la toponymie sur le terrain en cherchant à nous entourer de tous les secours de la connaissance topographique, archéologique et historique des lieux et suivant le conseil de ce grand archéologue, nous avons pris en considération des documents et des faits de toutes les époques anciennes, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours : "car, précise M. Grenier, la voie romaine n'est pas une curiosité archéologique, elle est un fait qui a traversé toute notre histoire, qui a conduit et réglé les générations à qui elle s'est imposée. Elle est jonchée de traces de la vie qui l'a parcourue ; à ses abords restent comme accrochés les souvenirs de toutes les périodes de notre passé" (147).

Les conclusions auxquelles nous arrivons à la fin de cette première étape de la route d'Agrippa ne font que confirmer celles énoncées par M. Pierre Saint Olive.

Cette route a dû être construite de toutes pièces par les ingénieurs romains qui ne semblent pas avoir emprunté une piste pré-historique ou un chemin gaulois. Nous n'avons relevé le long de son trajet aucune trace de lieux habités antérieurs à l'époque romaine, Vienne et Bourgoin exceptés : Ponas au nom celtique, la pierre à cupules du plateau de Lépieu sont placés en dehors de la route.

De plus, cette route semble, à l'origine, n'avoir eu aucune utilité pour le commerce local : toutes les agglomérations rencontrées au cours de notre étude sont postérieures à elle : elles ont bourgeonné le long de la voie antique, ici autour d'une pierre milliaire : Septème, Oytier et Diémoz, et là, auprès d'un sanctuaire du chemin : Notre-Dame de Lestras, Saint-Bonnet et Saint-Alban de la Strata.

Cette voie romaine était indifférente au commerce local : la preuve en est dans le fait que son tracé fut abandonné dès les temps féodaux, époque où la vie économique s'était repliée sur elle-même : elle était désormais sans utilité.

Elle possédait néanmoins toutes les qualités d'une grande voie militaire, elle répondait au souci de sécurité, en évitant les combes, et la grande forêt de Chanoz ; de célérité ; (elle était plus courte que le grand chemin royal qui lui a succédé) et de solidité : elle évitait les marais, le voisinage des régions boisées et franchissait les torrents à l'endroit le plus propice. C'était donc une voie à la fois administrative et militaire à l'origine.

**

Telles sont nos conclusions ou plutôt l'ensemble des matériaux que nous apportons à la magistrale thèse générale de M. Pierre Saint Olive. Pour l'animateur de cette étude, qui fut en même temps le guide constant et bienveillant de nos recherches, la voie romaine de Vienne à Milan par les Alpes Grées, est une œuvre d'Auguste : le grand empereur aurait établi cette route de "stabilisation de conquête" en même temps qu'il ceinturait de remparts la colonie de Vienne et qu'il édifiait à "Vigenna" un pont de pierre sur le Rhône.

(145) « A Continentibus edificiis » cf. Besnier : le point de départ des grandes routes de la Gaule p. 93.

(146) A. Grenier : loc. cit. P. 136.

(147) Grenier : loc. cit. p. 171 et 316.

150

150